

# CHAPITRE UN

## Les quatre éléments du monde et le développement durable

Dans *L'Homme révolté*, Albert Camus constatait : *Nous ne pouvons plus choisir nos problèmes. Ils nous choisissent l'un après l'autre. Acceptons d'être choisis.* Tel est bien le paradoxe auquel nous sommes confrontés aujourd'hui.

Alors que les forces du marché prennent en main la planète, il est plus que jamais urgent de savoir et comprendre quels problèmes nous choissent et nous déterminent, quelle évolution et quel développement sont possibles. En dépit des fabuleuses potentialités des technologies contemporaines et à venir, nous découvrons que certaines dégradations planétaires sont irréversibles, que les quatre éléments considérés par les grandes traditions culturelles comme constitutifs du monde, l'eau, l'air, la terre et le feu, qui est l'énergie sous toutes ses formes, sont désormais des biens rares, que nous sommes exposés à des pandémies et à des risques climatiques, que le maintien de conditions naturelles favorables à la vie humaine dépend de l'activité économique. Nous découvrons que ces ruptures de l'équilibre entre la nature et les sociétés humaines sont connectées à des problèmes, soit locaux soit globaux, de la croissance et du développement, par exemple aux faits que les fortunes les plus considérables coexistent avec des misères extrêmes, que la cruauté la plus régressive et barbare caractérise désormais les concurrences et les batailles, que les Etats ne cessent de se trouver affrontés à des entités privées, que les savoirs ne sont pas liés aux pouvoirs. L'idée même de « développement » apparaît comme à la fois positive et négative. A un « hyper-développement » scientifique et technique, segmentarisé, généralement privé de régulation, correspond souvent un « sous-développement » mental et moral, l'oubli de ce qui constitue la personne humaine dans sa complexité et sa plénitude d'être. La redistribution des richesses avec les perspectives d'un nouveau droit des peuples et des hommes, mais aussi du monde et de ses ressources naturelles, apparaît comme l'objectif majeur des prochaines années. Comment parler encore de « développement » sans affolement ni passion, sans confusion ni catastrophisme ? Il est clair que la modernité suscite son propre ébranlement. Ces problèmes qui nous choissent contraignent et meuvent nos intelligences et nos sensibilités.

De façon très significative, Walter Benjamin, penseur incomparable et inclassable qui a développé des analyses perspicaces de la modernité avant de se suicider en 1940 à Port-Bou, à cause de l'intolérance et de la violence des hommes, entre mer, terre et ciel, avait choisi le tableau de Paul Klee intitulé *Angelus Novus* comme introduction à ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire* :

*Il existe un tableau de Klee qui s'intitule Angelus Novus. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées.*

*Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds.*

*Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer.*

*Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines.  
Cette tempête est ce que nous appelons le progrès<sup>1</sup>.*

C'est bien la liberté du recul et de la distance que l'ange de l'histoire s'accorde ici en déployant ses ailes, une liberté qui ne manque pas d'être douloureuse et angoissante et qui refuse de se laisser impressionner par quelque idole que ce soit, religieuse, politique, philosophique, économique, qui, en tant qu'idole tutélaire, serait éminemment rassurante. Cette liberté du recul et de la distance ressemble peut-être au feu purificateur qui brûle implacablement les bons sentiments, et l'on connaît l'adage populaire qui rappelle que l'enfer est pavé de bons sentiments, en particulier quand ils servent d'alibi pour se dérober au dur labeur de la pensée, quand ils mélangent tout et contribuent à bloquer toute créativité. L'histoire ne permet-elle pas la mise en pratique de la *parrhêsia*, chère à l'apôtre du christianisme saint Paul, ce « franc parler » qui est aussi un « franc penser », et n'est-elle pas ainsi une incomparable école de liberté ? L'ange de l'histoire et du progrès de Paul Klee et de Walter Benjamin serait ainsi l'ange du développement, mais d'un développement conscient de ses paradoxes, ni mécanique, ni nécessaire, ni merveilleux. L'ange n'aurait pas d'autre choix que celui de la douloureuse liberté et du douloureux labeur de la pensée, en nous mettant sur la trace aussi immense qu'énigmatique d'une histoire depuis longtemps planétaire, en nous invitant à considérer ensemble des phénomènes, mais aussi des régions, des êtres et des imaginaires que le temps et l'espace ont disjoints et disjoignent encore trop souvent.

Si nous nous mettons à l'écoute des événements les plus problématiques, nous devons avoir conscience, plus que jamais, que notre modernité consiste aussi à vivre dans l'histoire, à tirer parti des différentes cultures, à accepter la dialogique entre rationalité et affectivité, à nous situer délibérément dans la surprise –et la tempête– de la vie. C'est peut-être la condition d'une participation toujours critique, stratégique et véritablement « humaniste », donc concrète, au développement du monde et des hommes à venir et donc à la durabilité. Reprendre le chemin du passé pour mieux le dépasser, c'est à la fois intégrer ce qui est dépassé et intégrer ce qu'il y a de valide mais avec quelque chose d'autre. Aujourd'hui, le « développement durable » est devenu un élément central du débat public, partout dans le monde.

## I. L'eau, l'air, la terre et le feu au risque des hommes, hier et aujourd'hui

La connaissance spécialisée qui ne considère que des fragments séparés, qui compartimente, découpe et isole, a trop utilisé l'abstraction, sans chercher à se construire par rapport au contexte. Les experts semblent souvent aveugles à la complexité, à toute conception du global et du fondamental ; ils ne paraissent pas toujours prendre en compte la contextualisation des événements, l'interdépendance des problèmes dans le temps et dans l'espace. Dès les années 60, le savant anthropologue Claude Lévi-Strauss, par son étude comparée des mythes, a précisément dénoncé les limites d'une rationalité abstraite, occidentale, en montrant comment les mythes de l'histoire de l'humanité expriment une rationalité globale et complexe, capable d'affronter les incertitudes et les contradictions sans les abolir.

---

1. Walter Benjamin, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Denoël, 1971, traduction corrigée.

Les mythes et les épopées des différentes civilisations s'accordent à raconter que, dès le commencement de l'histoire, les hommes se sont trouvés confrontés aux quatre éléments fondamentaux de la vie du monde que sont l'eau, l'air, la terre et le feu, et qu'ils ont cherché à se concilier leur redoutable et indispensable puissance. Par exemple, dans l'hindouisme, généralement considéré comme la plus ancienne religion de l'humanité, comme dans le bouddhisme ou dans les trois monothéismes, c'est un souffle primordial qui constitue le milieu dans lequel les hommes trouvent eux-mêmes leur propre respiration et leur énergie de vie. Les dieux les plus anciens sont dieux du ciel et de la terre, de l'eau et du feu. Les paradis sont toujours des lieux d'équilibre où les quatre éléments trouvent leur parfaite et conjointe expression ; ils consistent généralement en des jardins frais et parfumés, remplis d'arbres, de fruits et de fleurs, de claires et intarissables rivières, d'oiseaux et d'animaux enchanteurs, sur fond de ciel lumineux et inlassablement parcouru par les astres. Mais les hommes ne sont pas capables de rester intégrés durablement à cet équilibre et ils finissent toujours par s'attirer le courroux des puissances élémentales, c'est-à-dire par détruire cet équilibre vital en raison d'un usage déréglé de leur liberté. C'est ainsi que la réalité, comme l'a souligné le sociologue et philosophe Edgar Morin, est faite d'un cocktail toujours changeant d'ordre, de désordre et d'organisation.

En Grèce, le héros Prométhée qui a façonné les premiers hommes avec la terre est aussi celui qui dérobe pour les hommes qui ont déplié aux dieux le feu du soleil que les dieux veulent se réserver. Dans l'empire aztèque, l'urgence, qui n'a pas de fin, est de nourrir le soleil, redoutable parce qu'il menace chaque jour de disparaître, avec le cœur et le sang des ennemis capturés. Selon la pensée sémitique et mésopotamienne, le déluge d'eau et de vents furieux qui s'abat sur l'humanité toute entière marque bien la rupture catastrophique entre le dieu créateur, maître du monde, et les créatures. Les conflits entre les hommes et les puissances naturelles provoquent inévitablement des désastres majeurs, dont la réparation nécessite beaucoup de temps et de souffrances. Par ailleurs, d'innombrables récits, fabuleux ou historiques, jusqu'à des époques récentes, font état des luttes acharnées pour l'accès aux ressources naturelles de la planète. Les hommes ne cessent de vouloir s'appropriier et se disputer les sources et les fleuves d'eau pure, les terres fertiles et les pâturages, les minerais précieux, les passages entre les montagnes, les accès à la mer. Les historiens ont conservé le souvenir d'une guerre de l'eau qui, au 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, a opposé deux villes de la Mésopotamie autour des bornes des canaux d'irrigation du Tigre. Comme l'a bien montré le chercheur américain Jared Diamond, une mauvaise gestion par l'homme des menaces environnementales a provoqué à plusieurs reprises la disparition de civilisations. Sumer a inventé l'agriculture intensive et donné naissance aux premières grandes villes. En construisant un barrage sur l'Euphrate, cette civilisation s'est donné les moyens de produire des excédents de grains permettant de nourrir les villes. Mais elle a, en même temps, créé les conditions de sa chute. Des phénomènes d'évaporation et de remontée de sel ont provoqué un effondrement brutal du rendement du blé, les cultivateurs sont passés à l'orge qui résiste mieux, mais en vain. A l'inverse, la société japonaise a été capable au 16<sup>e</sup> siècle d'éviter la déforestation en instituant un système de régulation communale qui a équilibré les besoins et la production de bois pendant plus de 200 ans<sup>2</sup>. Il est notable que les héros des grands poèmes épiques prétendent toujours à la maîtrise ou à la possession de l'un ou l'autre des quatre éléments du monde ou de tous à la fois, à leurs plus grands risques et périls. Par exemple, l'emblématique Roman d'Alexandre, qui a connu de successives versions en Egypte, en Grèce puis dans le monde arabe et dans le monde latin, raconte comment le héros, qui a affirmé une volonté insatiable de conquête jusqu'aux confins de la terre,

---

2. Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, Ed. Gallimard, 2008.

dans les profondeurs abyssales de la mer ou les hauteurs infinies du ciel, sans jamais vouloir poser de termes à son action, finit par impatienter les puissances divines et meurt victime de deux misérables esclaves qui lui font boire un poison violent qui lui brûle les entrailles.

Pline l'Ancien, auteur des *Histoires naturelles* au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, commandant des flottes romaines et renommé pour son savoir, s'inquiète déjà de l'utilisation du monde par les hommes. Il est sans doute l'un des premiers auteurs à poser la question du développement en termes d'éthique environnementale. Il donne l'analyse suivante :

*Autrefois les savants n'espéraient pas de hautes récompenses : ils participaient au progrès économique et artistique et travaillaient à approfondir les connaissances sans autre espoir que d'être utiles à la postérité. De nos jours, la moralité a décliné et le goût du profit s'est accru. La mer ouvre ses espaces aux navigateurs, les rivages offrent leur hospitalité, mais c'est au nom de l'enrichissement, non de la science : ainsi l'esprit aveugle des hommes, obsédé par l'appétit de posséder, a fait que la science pure a été mise aussi au service de leur goût du luxe.*

*La terre est bonne et douce et attentive, infatigable servante des besoins humains... Quels parfums, quelles saveurs, que de bonnes choses à boire et à manger, quel plaisir au toucher, quelles couleurs ! Elle ne nous trompe jamais sur le capital qui lui est confié, elle fait tout croître pour notre profit... La terre nous a proposé des remèdes à nos maux et nous en avons fait des armes contre la vie... En outre, nous la payons de notre ingratitude : pour multiplier les voies de communication, jetées ou isthmes, nous entassons la terre dans la mer ou bien, au contraire, nous la creusons. A chaque instant elle est contrainte de subir l'eau, le fer, le feu, le bois, la pierre ou le grain pour servir plus à nos plaisirs qu'à nos besoins. Encore les exactions de surface sont-elles tolérables ; mais nous nous introduisons dans son ventre, fouillant ses veines d'or et d'argent, ses gisements de cuivre et de plomb ; nous forons des galeries profondes, en quête de gemmes et de malheureux cailloux ; nous arrachons sa chair pour qu'un joyau étincelle au doigt qui l'a fouillée ! ... Toutes ces sources de richesse ne conduisent qu'au meurtre et à la guerre, nous l'arrosons de notre sang et la couvrons de nos ossements sans sépulture : et comme pour condamner notre folie meurtrière, elle finit par dérober au regard, en les ensevelissant, les crimes de l'humanité.*

*Je porterai aussi au compte de l'ingratitude notre ignorance de la nature si féconde, si généreuse, qui, alors que chaque jour dans le monde entier les incendies, les destructions, les naufrages, les guerres, les pillages exercent leur ravage, malgré les dissipations du luxe de l'humanité entière, ne cesse de renaître depuis tant de siècles...*

*Dès la fondation de Rome, on eut le poisson de mer en usage... à tel point que l'on dut interdire de se livrer à la spéculation et à l'accaparement de la marchandise... Aujourd'hui règne sans partage le scare, le seul poisson qui rumine et se nourrisse d'algue... Un des affranchis de l'empereur Claude, Optatus, préfet de la flotte, installa des réserves de scares sur la côte entre Ostie et la Campanie, avec obligation de rejeter aussitôt à la mer les scares qu'on avait pêchés, afin de préserver la conservation de cette espèce. Depuis, on les trouve en plus grand nombre sur le littoral italien.*

*Nous traquons la terre dans toutes ses fibres et continuons à vivre au-dessus des gouffres que nous avons creusés... nous forçons ses entrailles, nous cherchons ses richesses... Or*

*nos recherches ont rarement un but médical. Quel est l'homme qui fore la sol pour trouver des remèdes ?... Ces trésors profondément cachés dans le sein de la terre mettent beaucoup de temps à se former ; aussi notre esprit, spéculant dans le vide, suppose-t-il le nombre de siècles qu'il mettra à les épuiser... Comme la vie serait innocente et heureuse, comme elle serait exquise, si nous ne désirions que ce qui est sur la terre, que ce qui est près de nous !<sup>3</sup>*

Dans la problématique à la fois environnementale et sociale qui est ici énoncée par le savant Pline, la terre, en ses différents aspects, apparaît comme un être vivant, capable de sentiments moraux, d'une inlassable fécondité et générosité ; de fait, selon la mythologie grecque et romaine, la terre est une déesse qui a enfanté le maître des dieux et qui a su le garder en vie contre la volonté de son père. Pline déplore que l'homme œuvre en vue de la possession et de la jouissance en se souciant peu d'autres considérations, que sa logique de profit soit inflexible, que son autonomie ne se donne aucune limite. La terre ne saurait être seulement une réserve de matières premières offertes sans aucune limite à l'extraction et à l'usage, en vue de fabriquer des produits satisfaisant les préférences humaines. Le savant humaniste souligne, avec inquiétude, qu'un usage démesuré de la terre peut présenter des risques à la fois naturels et humains. Suggérant des catastrophes possibles à ses lecteurs, il semble viser un certain ralentissement de la croissance économique des hommes en recommandant de « ne désirer que ce qui est près de nous », c'est-à-dire à portée de main. Le bon usage du monde, ici le respect des richesses de la terre, exige donc, selon Pline, une réflexion à la fois économique, politique, éthique.

En écho, par delà les siècles, aux préoccupations du savant Pline, rappelons quelques données actuelles. Selon les calculs du célèbre Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), qui a obtenu le prix Nobel de la paix conjointement avec Al Gore en 2007, déjà la planète tend à suffoquer. 60% des écosystèmes sont exploités au-delà de leurs capacités. La surpêche affecte 75% des stocks de poisson ; 36,6 millions d'hectares de forêts ont disparu au cours des cinq dernières années, c'est-à-dire une superficie supérieure à celle de l'Allemagne. Selon la FAO, la sous-nutrition concerne 854 millions de personnes et la très grande pauvreté 1 milliard, sur un total actuel de 6,5 milliards. Au 20<sup>e</sup> siècle, la concentration de dioxyde de carbone a augmenté de 40% dans l'atmosphère et les températures pourraient gagner jusqu'à 4 degrés à la fin du siècle, délimitant des zones de vie et de survie. Il est également bien établi que les champs pétrolifères ne sont pas inépuisables. Impossible de continuer à consommer du pétrole sur le rythme actuel, surtout si les Chinois et les Indiens adoptent les modes de vie des Occidentaux. L'avenir est-il celui d'un monde où il faudra se battre pour l'eau, l'air, la terre et le feu ? Les efforts des gouvernements dans tous ces domaines sont encore très insuffisants, et c'est tout un ensemble de risques qu'il convient de prendre en compte, sans pour autant renoncer à la croissance et au développement. Si la croissance est un élément indissociable du bonheur humain, il faut croître autrement.

Considérons deux cas, parmi d'autres. La mégalopole de Mexico, forte d'une vingtaine de millions d'habitants, s'étend dans un bassin à plus de 2000m d'altitude, environné de montagnes et de volcans en activité, où s'écoulent 45 rivières. Ce bassin ou *cuenca* était à l'origine un immense lac où se juxtaposaient par l'habileté de ses premiers habitants les eaux douces et les eaux salées, où les terres cultivées complétaient les zones de pêche et les activités d'artisanat et de commerce. En l'asséchant, les hommes ont mis fin au remarquable équilibre des quatre éléments. Les tremblements de terre, liés à l'activité volcanique, se sont accusés ; les eaux, canalisées, se sont souvent mélangées et il y a

---

3. Pline, *Histoires naturelles*, Grenoble, Millon,

une énorme déperdition des eaux pures ; l'évacuation des déchets est problématique comme le sont, chaque jour, l'évacuation des eaux usées et la circulation des hommes et des marchandises ; l'air a été contaminé par l'inflation des activités humaines ; les sols se sont abîmés et affaîsés. En dépit de ses prodigieuses réalisations techniques qui font que tout fonctionne à peu près, la ville, comme toutes les mégapoles du monde, est soumise à un risque global qui pourrait annuler l'équilibre instable auquel elle est à peu près parvenue. L'un des prochains tremblements de terre, s'il était conjugué à de trop violentes et durables pluies et tempêtes, pourrait provoquer des pannes d'électricité, la rupture des canalisations des arrivées d'eau potable et des égouts, l'infiltration d'hydrocarbures dans les systèmes de traitement des eaux et la montée des eaux mélangées jusqu'à un niveau d'un étage dans de très nombreux quartiers de la ville, ce qui mettrait en péril la vie des habitants. C'est donc tout un ensemble de risques qu'il convient de prévoir sans oublier, ici encore, l'importance de la formation et de la motivation des personnes qui habitent la ville. Il y des pensées et des gestes humains à préparer, comme complément indispensable aux avancées technologiques les plus performantes des entreprises spécialisées dans ces domaines ; ces pensées et ces gestes sont les véritables parties prenantes des entreprises et des institutions. La ville de Mexico, comme les instances du gouvernement, s'y emploie avec résolution.

En février 2008, la moitié de la Chine a été balayée par des tempêtes de pluie et de neige d'une ampleur sans précédent. Une grande partie du pays s'est trouvée paralysée, privée de chauffage et d'électricité, d'approvisionnements divers, privée de moyens de transports. Des millions de personnes, qui souhaitaient rentrer dans leur province natale pour y fêter le nouvel an chinois, ont été bloqués dans des gares, sans assistance et sans possibilité d'évacuation. Il est clairement apparu que l'énorme croissance du pays, participant de façon notoire aux problèmes globaux de changement climatique, de pollution et de crise de l'alimentation et de l'énergie, n'avait pas su intégrer des organismes capables de gérer l'urgence. Déjà, en 1998 la grande inondation du fleuve Yangtsé, en 2003 la crise sanitaire liée au SRAS auraient dû susciter la réflexion des autorités politiques et la mise en place de services publics de base efficaces. Selon les observateurs, les gouvernements locaux se sont contentés d'assurer le maintien de l'ordre ; l'ordre hiérarchique s'est avéré beaucoup trop rigide. Surtout, la caractéristique marquante aura été la quasi-inexistence de formes d'entraide et d'assistance non institutionnelles, qu'elles soient associatives ou populaires. Aucun risque naturel ne peut être considéré séparément et, en particulier, sans la prise en compte du risque proprement éthique qui consiste à ne pas mettre en place la formation et la motivation des personnes qui devront mettre en œuvre ou compléter sa gestion technique. Plusieurs observateurs ont remarqué que l'efficacité de la gestion du risque naturel est liée à l'appropriation de cette gestion par les citoyens d'un pays, à leur fierté d'être les acteurs de leur propre développement durable.

Comment, dans ces deux cas, les gouvernements interviennent-ils, comment ont-ils conscience du nécessaire équilibre entre les quatre éléments du monde ? Le Mexique, et en particulier la ville de Mexico, est depuis les années 40, avec la *Ley de Conservación de Suelo y Agua*, extrêmement attentif à l'environnement. A partir des années 80, la question des désordres environnementaux prend une grande importance. En 1982, est créée un Ministère intitulé *Secretaría de Desarrollo Urbano y Ecología* (SEDUE), assortie de la *Ley Federal de Protección al Ambiente*. En 1988, en raison de l'inquiétante pollution de la ville de Mexico, est promulguée la *Ley General del Equilibrio Ecológico y la Protección al Ambiente* (LEEGEPA). En 1989 est créée la *Comisión Nacional del Agua*, autorité fédérale en matière d'eau, protection des bassins et contrôle du traitement de l'eau. En 1994 est créé le *Secretaría de Medio Ambiente y Recursos Naturales y Pesca* (SEMARNAP), destiné à articuler les perspectives économiques,

sociales et environnementales. En 2000, ce *Secretaría* est remodelé en *Secretaría de Medio Ambiente y Recursos Naturales* (SEMARNAT), afin de mieux favoriser une politique nationale de protection de l'environnement ; l'une de ses priorités consiste à développer une réflexion et une action qui prennent en compte à la fois l'homme et les éléments naturels du monde.

A un moment où le monde entier s'interroge sur l'aptitude de la Chine à résoudre ses désordres environnementaux et ses gigantesques besoins en énergie, ce pays vient de se doter d'un Ministère de l'Environnement. Par ailleurs, le Centre franco-chinois de l'environnement et de l'énergie accueille désormais un partenariat entre des écoles françaises d'ingénieurs et l'université Tsinghua de Pékin, qui est l'une des plus cotées du pays. Mais les observateurs soulignent qu'il n'est pas encore avéré que la Chine accepte de payer pour le développement durable. Signalons qu'en août 2008, un riche chinois, PDG d'une société immobilière, Luo Zhongfu, a été condamné à dix ans et demi de prison ferme pour avoir abattu illégalement des arbres sur un terrain destiné à un ambitieux et lucratif projet immobilier et à 5000 euros d'amende pour déforestation, utilisation illégale de terrains agricoles et entrave à la justice.

Ainsi aujourd'hui, et comme toujours, l'impératif est simple. L'économie du 21<sup>e</sup> siècle ne saurait se construire sans le maintien ou l'instauration de rapports équilibrés entre les hommes et les quatre éléments fondamentaux du monde. Les atteintes portées à ces derniers menaceraient gravement la paix et l'avenir de l'humanité. Dans le contexte du 21<sup>e</sup> siècle, avec une population qui devrait atteindre plus de 9 milliards de personnes en 2050, il s'agit de rechercher des énergies nouvelles et renouvelables, d'inventer les vertus d'une économie de la réutilisation et du recyclage, de multiplier les innovations dans la lutte contres les gaspillages des matières rares. La vie est à ce prix.

Ce qui est certain, c'est que la limite des ressources naturelles est une donnée qui n'est pas négociable et qu'il est urgent d'apprendre à payer pour ce qui est rare et précieux et d'inventer de nouveaux modes de croissance. Le grand mérite du concept de développement durable, mentionné pour la première fois en 1980<sup>4</sup>, est d'intégrer, dans la perspective des prises de décision par les acteurs économiques, à la fois le court terme, mais aussi le long et très long terme, l'économique mais aussi l'écologique et le social. En 1987, le rapport *Our Common Future*, plus communément dénommé rapport Brundtland, en synthétisant les travaux menés au sein de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement (CMED), constituée en 1983 au sein de l'ONU et présidée par le Premier ministre de la Norvège, Gro Harlem Brundtland, donne une définition du développement durable. En premier lieu, le développement durable fait référence à une logique intergénérationnelle, puisqu'il est défini comme un processus qui « s'efforce de répondre aux besoins présents sans compromettre la capacité des générations futures à satisfaire les leurs ». Il s'agit désormais d'appréhender les conséquences de nos actes à 25, 50, 75 ans, si on considère qu'une génération représente approximativement 25 ans. En deuxième lieu, la notion de capital se trouve élargie. Dans toute démarche de développement durable doivent être intégrées trois dimensions : l'économique, l'environnemental et le social, ce qui signifie que, pour être soutenable dans le temps, le développement d'une société implique la reproduction et l'élargissement des trois dimensions du stock de capital : le capital économique constitué des équipements et infrastructures, des technologies et des savoir-faire, le capital écologique, composé de toutes les ressources naturelles dont hérite une génération, le capital d'équité sociale qu'on peut assimiler à l'intégration de l'ensemble des individus à la collectivité, ce qui implique la redistribution

---

4. L'expression est mentionnée dans le programme intitulé *World Conservation Strategy : Living Resource for Sustainable Development*, cosigné par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), le programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE) et l'ONG *World Wildlife Fund* (WWF).

au moins minimale des richesses créées en son sein. Cette double rupture : allongement de l'horizon temporel, élargissement de la notion de capital introduit évidemment une très grande complexité dans l'appréciation économique et la prise de décision. Il faut renoncer à une partie de la satisfaction des besoins à court terme et l'incertain augmente. C'est là une véritable révolution culturelle. Toute la difficulté est de savoir comment et à quelle vitesse agir.

Le 2 février 2007, lors de la Conférence de Paris pour une gouvernance écologique mondiale, le président Jacques Chirac appelait à une « révolution des consciences, de l'économie, de l'action politique ». Mais les pressions du court terme contredisent souvent la défense du long terme, le marché ne prend pas en compte le sort des générations futures dans la formation des prix, la mondialisation et le commerce sont en conflit avec la protection de l'environnement. Comment favoriser l'essor des bonnes technologies, gérer la forêt qui est le poumon de l'humanité, restaurer les ressources halieutiques, protéger la biodiversité, nettoyer l'eau, purifier l'air, mettre en œuvre de nouvelles énergies ? Au-delà d'un seuil, l'homme ne pourra plus créer de richesse sur une planète trop dégradée.

La Banque Mondiale publie désormais chaque année des statistiques portant sur les marchés internationaux des émissions de carbone ou CO<sub>2</sub>. Il est remarquable que le Bureau exécutif du mécanisme de développement propre (BEMDP), dépendant de l'ONU, n'a plus les moyens de faire face à l'explosion des projets. Le volume des transactions est en effet passé de 31, 2 milliards de dollars en 2006 à 64 milliards en 2007. Plus de 2000 projets attendent d'être accrédités. Pour la troisième année consécutive, la Chine reste le premier bénéficiaire du MDP (Mécanisme pour un Développement Propre) : Beijing a été à l'origine de 73% des Unités de réduction certifiée des émissions de carbone (URCE) commercialisées dans le monde en 2007. Ces crédits sont essentiellement générés par des opérations d'efficacité énergétique, de changement de combustible (40%) et par le financement d'énergies renouvelables (24%). Il est déjà notoire que toutes ces opérations, en tant que nouveaux modes de croissance durable, offrent d'immenses perspectives économiques. Par ailleurs, la Banque Mondiale a décidé de créer deux fonds d'investissement sur le climat. Le premier intitulé « technologie propre » offrira de nouveaux financements à grande échelle pour des projets de technologies à basse consommation d'hydrocarbures. Le second appelé « fonds stratégique pour le climat » financera divers programmes-tests sur les façons innovantes de gérer le changement climatique.

Le rôle des ONG dans la prise de conscience du développement durable est important. C'est ainsi qu'en juin 2008 des ONG européennes ont déposé plainte devant la Commission européenne contre la Belgique, la France, l'Allemagne, la Pologne, la Slovaquie, l'Espagne et l'Italie ; elles reprochent à ces pays de ne pas respecter les obligations concernant l'affichage des consommations de carburant et des émissions de CO<sub>2</sub> sur les publicités automobiles imprimées à l'intention des consommateurs lors de la commercialisation de voitures particulières neuves.

Les entreprises, en s'engageant dans le développement durable, peuvent contribuer de façon inestimable à cette « révolution culturelle ». Par exemple, le Groupe Suez devient actuellement un acteur majeur de l'« économie circulaire » en captant les gisements de déchets réutilisables et recyclables pour produire des matières premières secondaires de grande qualité, qui seront réintégrées dans les cycles de production de nouveaux produits. Les déchets ni réutilisables ni recyclables peuvent être valorisés en vue de produire de l'énergie. Les impacts sur l'environnement sont maîtrisés. La gestion des déchets devient ainsi un atout industriel pour l'économie et l'environnement et participe de la gestion équilibrée et urgente des quatre éléments du monde devenus des biens rares et précieux.



*Sept cent millions de Chinois, et moi et moi et moi, c'est la vie, c'est la vie*, chantait il y a plus de trente ans le poète Jacques Dutronc. On comprend désormais qu'il n'y a qu'une seule planète et que, si l'on veut continuer à vivre, il faut qu'une communauté internationale de gouvernants, citoyens, entreprises, prenne en charge la vie.

## II. La vie en mouvement

Comment prendre en charge la vie ? L'intelligence parcellarisée, segmentarisée, brise le complexe du monde, fractionne les problèmes, sépare ce qui est relié. Elle détruit toutes les possibilités de compréhension et de réflexion, elle est mortifère. La remarque, déjà ancienne, de Aurelio Peccei et Daisaku Ikeda, se vérifie toujours :

*L'approche réductionniste qui consiste à s'en remettre à une seule série de facteurs pour régler la totalité des problèmes posés par la crise multiforme que nous traversons actuellement est moins une solution que le problème lui-même<sup>5</sup>.*

La relation de l'homme aux quatre éléments du monde, à la nature du monde, ne peut être conçue de façon disjointe ; l'être humain est à la fois ancré dans la nature vivante et physique du monde et il en émerge et s'en distingue par sa conscience et par sa culture ; son potentiel vital est donc lié à sa capacité de relier les savoirs compartimentés.

Il est remarquable que la pensée chinoise ancienne<sup>6</sup> a choisi de se détourner sciemment de l'activité de connaissance, jugée sans fin et donc nuisible à l'énergie et à la vitalité, pour se concentrer sur la capacité de l'être humain à déployer et conserver son potentiel vital. Un penseur important du taoïsme, le sage Zhuangzi, a ainsi défini la nature humaine comme la vie proprement dite, contre toute inféodation de la conduite humaine à quelque ordre transcendant que ce soit. Il revient donc à tout homme de « nourrir la vie », selon l'expression employée par le sage, avec responsabilité et vigilance. Mais qu'est-ce que nourrir la vie, quelle est la condition de la vie ? De façon très significative, le *Zhuangzi* nous rapporte l'histoire suivante. Le sage Confucius, découvrant avec stupéfaction un homme sortir indemne d'une énorme et terrifiante chute d'eau dans laquelle il avait plongé et disparu, lui pose la question de son *tao* : quelle a été sa méthode pour s'en sortir, pour réussir à passer la violence du flot ? L'homme lui répond alors qu'il est sans *tao* : *Je ne fais que suivre le tao de l'eau et n'ai rien en propre...* L'homme a en effet épousé le *tao* de l'eau en se conformant à ses alternances et à son mouvement, il s'est laissé aspirer par le flux puis expirer par lui. Il s'est confié à l'élan de la chute d'eau dans toutes ses dimensions, sans introduire de résistance, et n'en a donc pas subi de dommage. Ainsi au lieu d'avoir à manier, à piloter, il n'a fait qu'évoluer sans épuiser sa propre vitalité<sup>7</sup>. Il n'est question ici que du seul mouvement de la vie comme préservation de la vie face à un problème comportant des discontinuités, des déséquilibres, des incertitudes. Une rationalisation abstraite et unidimensionnelle aurait causé la mort de l'homme, tandis que sa rationalité ouverte, en seul dialogue avec le réel de l'énorme chute d'eau, a développé son potentiel vital.

---

5. *Cri d'alarme pour le 21<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1986.

6. Cf. François Jullien, *Nourrir sa vie à l'écart du bonheur*, Paris, Seuil, 2005.

7. Ce récit du *Zhuangzi* cité par François Jullien, *ouvr. cit.*, p. 89-101, se trouve également dans le livre du maître taoïste Lie Zi Du *vide parfait*, Paris, Ed. Rivages, 1999.

Le *Zhuangzi* nous offre un autre exemple significatif. Son extraordinaire description d'un boucher dépeçant aisément des bœufs avec un couteau nous fait comprendre la nécessité de se maintenir évolutif, de manier son potentiel propre en trouvant continuellement la voie de son non-entravement, de son non-blocage, qui est le *tao*, sans dépense et sans résistance excessive. Il s'agit de se mettre en conformité avec le réel, ici la massivité des bœufs utiles à l'alimentation des hommes, sans lui faire violence, en en respectant les formes et la puissance. Telle est la condition de la vie.

A peu près à la même époque, le philosophe grec Platon, dans le *Timée*, insiste sur l'importance pour l'être humain de se mettre en accord avec les mouvements de l'univers. L'univers, dont, selon lui, la perfection est divine, constitue un modèle indépassable pour l'homme :

*Ce n'est qu'après avoir étudié à fond les mouvements célestes, après avoir acquis le pouvoir de les calculer correctement en conformité avec ce qui se passe dans la nature et après avoir imité les mouvements du dieu, mouvements qui n'errent absolument pas, que nous pourrions stabiliser les mouvements qui en nous ne cessent de vagabonder*<sup>8</sup>.

*Les mouvements qui sont apparentés à ce qu'il y a de divin en nous, ce sont les pensées et les révolutions de l'univers. Voilà bien les mouvements en accord avec lesquels chacun, par l'étude approfondie des harmonies et des révolutions de l'univers, doit, en redressant les révolutions qui dans notre tête ont été dérangées lors de notre naissance, rendre celui qui contemple ces révolutions semblable à ce qui est contemplé en revenant à son état naturel antérieur, et, après avoir réalisé cette assimilation, atteindre le but de la vie la meilleure proposée aux hommes par les dieux pour le présent et pour l'avenir*<sup>9</sup>.

Si le « calcul » des mouvements célestes semble accompagner nécessairement l'« imitation des mouvements du dieu » et renvoie à une rationalité de type abstrait, la « stabilisation des mouvements en nous qui ne cessent de vagabonder » renvoie par son paradoxe même à cette rationalité ouverte qui n'est pas sans évoquer le mode d'agir de la personne qui se laisse emporter dans le mouvement de la chute d'eau sous le regard du sage Confucius. L'être ne saurait être qu'harmonique. Platon ajoute que cette « assimilation » de soi aux « mouvements qui n'errent absolument pas » du divin univers s'inscrit dans la quête de ce qu'il dénomme « la vie la meilleure proposée aux hommes par les dieux pour le présent et pour l'avenir ». Il convient donc à l'homme de « passer » par l'univers. Sans inféoder la conduite humaine à un ordre transcendant, Aristote affirme lui aussi dans *Les Parties des animaux* que la contemplation de la nature procurera « des plaisirs inexprimables » à celui qui sait contempler, c'est-à-dire se replacer et replacer chaque être dans le plan général de la nature<sup>10</sup>. Quelques siècles plus tard, Cicéron fait écho à Aristote dans *Lucullus, Premiers Académiques*:

*La considération et la contemplation de la nature sont comme la nourriture naturelle des âmes et des intelligences ; elles nous redressent, nous élèvent ; elles nous font regarder de haut les choses humaines ; la pensée des êtres d'en haut et des choses célestes nous fait mépriser les nôtres pour leur mesquinerie et leur petitesse*<sup>11</sup>.

L'un des livres sacrés du christianisme, les *Actes des Apôtres*, est tout entier dédié aux incessants voyages que ces derniers, inspirés par le feu de l'Esprit divin, ont accomplis dans le monde méditerranéen,

---

8. Platon, *Timée*, 47b6-c4.

9. Platon, *Timée*, 90c7-d7.

10. Aristote, *Parties des animaux*, I, 5, 644b 31.

11. Cicéron, *Lucullus, Premiers Académiques*, II, XLI, 127, dans *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard, 1962, p. 146-147.

par terre et par mer, afin de diffuser l'enseignement sapientiel de leur maître au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère : *C'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (Actes des Apôtres, 17, 28), proclament-ils. Le lien souligné ici entre les trois notions de vie, de mouvement et d'être, dans le cadre d'une relation voyageuse, équilibrée, avec les quatre éléments du monde, est évidemment remarquable.

En d'autres temps et en d'autres lieux de l'histoire du monde, c'est à une exploration mentale du cosmos que le sage persan Hayy ibn Yaqzân -« Vivant fils du Vigilant »- convie le philosophe Avicenne lors d'une rencontre initiatique<sup>12</sup>. L'eau jaillissante et courante, dans laquelle le sage invite le philosophe à plonger, lui donnera la force de parcourir l'univers, c'est-à-dire, très exactement, de contextualiser ses connaissances de philosophe, de comprendre la complexité de la vie, de vivre et d'orienter son vivre. Le sage déclare :

*Ma profession est d'être toujours en voyage : faire le tour de l'univers au point d'en connaître toutes les conditions... Alors je demandai au Sage de me guider sur le chemin du voyage... Ce qui aide à acquérir cette force nécessaire au voyage, explique alors le Sage, c'est de se plonger dans la source d'eau qui court au voisinage de la Source permanente de la Vie. Lorsque le pèlerin a été guidé sur la voie menant à cette source, et qu'alors il s'y plonge, s'y purifie et boit cette eau, dans ses membres se lève une force nouvelle qui le rend capable de traverser les déserts immenses... Il ne sombre point dans les eaux de l'Océan...<sup>13</sup>*

Plus tard, le philosophe et mystique chrétien Luis de León s'inscrit dans la même perspective, en rapportant une histoire très semblable à celle du *Zhuangzi* ou du *Lie Zi* dans son traité *Des Noms du Christ* écrit vers 1585 à Salamanque<sup>14</sup>. Trois moines, sortis de leur couvent et de la ville où ils habitent, conversent paisiblement au bord d'un fleuve. Soudain, ils remarquent que deux aigles s'apprêtent à fondre sur un jeune oiseau. Mais le jeune oiseau se dérobe à ses poursuivants en s'enfonçant dans les flots tumultueux du fleuve et en disparaissant. Les aigles, dépités, n'ont plus qu'à s'enfuir. Les moines sont désolés et pleurent l'oiseau. Mais voici que ce dernier reparaît, éclatant de vie. Menacé de mort, il a su épouser le rythme du fleuve et oublier le caractère terrifiant de cet élément. Dans son rapport intime avec l'élément et sa naturelle processivité qui est celle de la nature et du monde, il en a appréhendé la logique d'évolution et il a donc trouvé par où passer. Il a su prolonger sa vie. Il est restitué par le fleuve, il surgit du fleuve sans en subir de dommage et peut s'élancer au plus haut du ciel, débarrassé des aigles meurtriers, capable de produire un chant merveilleux. Pour les moines, qui ont compris les limites de leur propre intelligence et de leur propre jugement, l'oiseau est une figure de leur Dieu fait homme, mort et ressuscité. Il est remarquable que cette définition ainsi suggérée du développement, de l'évolution durable, soutenable, exclut toute poursuite d'objectif, toute quête de finalité, en particulier la finalité du bonheur. Chaque homme, à sa mesure propre, en sa différence, a à apprendre par où passer pour vivre. C'est la vie qui importe, être en pleine possession de ses capacités, passer, prolonger la vie.

A la même époque, Michel de Montaigne s'attache dans ses *Essais* à démontrer que « la diversité des événements humains » renvoie à la foncière mobilité des choses et du monde, cette « branloire pérenne »<sup>15</sup>. A l'« inhumaine sapience » des experts qui dédaignent de consacrer leur réflexion aux

12. Ce récit a été écrit, selon Henry Corbin (dans *Avicenne et le récit visionnaire*, Paris, Berg International, 1979, p. 15) par le fidèle disciple d'Avicenne, Jozjâni.

13. Récit traduit par Henry Corbin, ouvr. cit., p. 157.

14. Luis de León, *De los Nombres de Cristo*, Madrid, Cátedra, 1986, p. 562-563.

15. Montaigne, *Essais*, édition de Pierre Villey, Paris, PUF, 1988, *De la présomption*, II, 17, 654-655 et *Du repentir*, III, 2, 804-805.

difficultés et aux apories du réel et n'aspirent qu'à la vérité de l'intelligible, de l'Un, Montaigne oppose ce qu'il dénomme la « culture du corps ».

*Moi qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sagesse qui veut nous rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps*<sup>16</sup>.

*Notre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de notre appétit, à gauche, à droite, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte... Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent tantôt doucement, tantôt avec violence selon que l'eau est coléreuse ou bonasse*<sup>17</sup>.

*Finalement il n'y a aucune constante existence, ni de notre être ni de celui des objets. Et nous et notre jugement et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse. Ainsi il ne se peut rien établir de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle*<sup>18</sup>.

Montaigne prend ici clairement le parti de l'éphémère fondamental qui est aussi le trivial corporel, le contingent, le pluriel, c'est-à-dire l'homme. Ce faisant, il pratique bel et bien l'« essai », comme reconnaissance de l'inachèvement et négociation avec l'incertitude, la non-linéarité, le déséquilibre, la bifurcation, contre une philosophie abstraite, systématique et prétendument exhaustive :

*Je ne peins pas l'être, je peins le passage*<sup>19</sup>, nous dit encore Montaigne.

Qu'est-ce qui est ? La vie sur terre, répond Montaigne, rejoignant ainsi les intuitions et les convictions de quelques-uns des plus grands sages et mystiques des temps passés et des différentes cultures. Car la vie qui est « elle-même à soi sa visée, son dessein »<sup>20</sup>, s'inscrit dans le foisonnement de l'histoire et des cultures et est constitutive de la liberté.

C'est ainsi qu'il revient à tout homme de « nourrir la vie » avec responsabilité et vigilance, de garder « toute la vitalité de son être physique », vitalité qui est marquée, selon le sage Zhuangzi, en tant que non vieillissement de l'être physique, par un teint frais, une peau « pareille à l'éclat de la neige ». Avicenne a la même conviction, lorsqu'il rapporte que le sage Hayy ibn Yaqzân a un teint éclatant de blancheur et de jeunesse, il a su à la fois garder sa jouvence et accéder à la longue vie<sup>21</sup> : *Il était beau ; sa personne resplendissait d'une gloire divine... Certes il avait goûté aux années... Cependant on ne voyait en lui que la fraîcheur qui est propre aux jouvenceaux*. Car il n'y a pas de dualisme entre le physique et l'esprit.

Que faut-il donc retenir du maître pour apprendre à « nourrir la vie » ? Un disciple du sage Zhuangzi répond : *Je maniais le balai à la porte du maître, que voulez-vous que j'en aie retenu ?* Le philosophe François Jullien en donne l'interprétation suivante :

*Balayer à la porte dit déjà, de façon élémentaire, l'entretien discret mais effectif, à proximité, tel qu'il participe à la préservation et au renouvellement de la vie... il y a là déjà réponse en acte ou plutôt en mouvement, si j'ose dire*<sup>22</sup>.

---

16. Montaigne, *Essais, De l'expérience*, III, 13, 1106.

17. Montaigne, *Essais, De l'inconstance de nos actions*, II, 1, 333.

18. Montaigne, *Essais, Apologie*, II, 12, 601.

19. Montaigne, *Essais, Des trois commerces*, III, 3, 805.

20. Montaigne, *Essais, De la vanité*, III, 9, 960.

21. Henry Corbin, traduction du *Récit de Hayy Ibn Yaqzân*, ouvr. cit., p. 154.

22. François Jullien, ouvr. cit., p. 30.

Dans la même perspective s'éclaire, de façon inattendue, l'une des dernières pages du *Livre de la Vie* – et cette dénomination du livre n'est évidemment pas fortuite – de la mystique espagnole Thérèse d'Avila. Alors qu'elle vient de fonder son premier couvent, elle se compare à un balai placé derrière une porte, que l'on utilise à son gré par un mouvement ni pressé ni lassé<sup>23</sup>. Le balai signifie bien, parce qu'il n'est ni continuellement exposé ni tenu caché, ni dehors ni dedans, que ce n'est pas de progresser vers un idéal qui doit être ici en vue, mais simplement de demeurer « évolutif », en évolution dehors et dedans, en accord avec le rythme de la vie dans le couvent et dans son église, qui est bien comme une respiration, comme l'alternance du jour et de la nuit et des saisons : *Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors*, nous dit encore Montaigne<sup>24</sup>. Thérèse d'Avila fait de son livre, de sa *Vie* mise en mots et écrite, le délaissement des événements accidentels de la vie, afin de renouveler la quintessence énergétique de la vie, ce qu'elle dénomme « cultiver le jardin de son âme ». Cette vie nouvelle, qui ouvre à un réel irrationalisé, obscur, irrationnalisable, dépasse toutes les attentes de l'être humain, tous les vains désirs de gloire et d'éternité. La mystique, qui ne vit plus pour elle-même, aura une très longue vie et fondera de très nombreux couvents.

Un autre grand texte de l'Antiquité chinoise, le *Laozi*, exprime cette même conviction :

*Ce par quoi le Ciel se prolonge et la Terre s'étend en durée,  
C'est qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes ;  
Aussi sont-ils capables de longévité (§7)<sup>25</sup>.*

« Vivre soi-même » ou « pour soi-même » signifie qu'on aurait en vue sa propre vie. Or, le Ciel et la Terre, qui ne cherchent pas pour eux-mêmes la durée, durent. Vivre n'est pas de l'ordre de la visée. Un texte chrétien dit à peu près la même chose ; il s'agit d'un passage de l'évangile de Jean qui concerne la Vie éternelle :

*Celui qui s'attache à sa propre vie la perdra et celui qui ne s'attache pas à sa propre vie en ce monde la maintiendra en vie éternelle (Evangile de Jean, 12, 25).*

Le propre de la vie, à condition qu'elle soit évolutive, harmonique, est qu'elle s'échappe à elle-même. Ce n'est pas progresser vers un idéal unique qui importe mais demeurer évolutif, ouvert, en dialogue avec un réel qui résiste. Le récit biblique de la mort de Moïse, à l'entrée de la Terre Promise, est ainsi extrêmement éclairant. Ayant désobéi à un ordre donné par Dieu, ordre insolite parce qu'il s'agissait de parler à un rocher pour en faire jaillir de l'eau et non plus d'admonester le peuple infidèle, le prophète qui a vécu le face-à-face avec le divin, qui a passé toute sa vie à conduire le peuple hébreu à travers le désert vers la Terre Promise, manifeste qu'il n'a pas su demeurer évolutif, totalement maniable par la Vie. Il n'entrera donc pas en Terre Promise, l'important n'étant pas la progression mais l'évolution<sup>26</sup>. Telle est la logique – et la stratégie – du vital, qui comporte aussi bien disparition qu'avènement, inspiration qu'expiration. « Entre tes mains je remets mon esprit », dit le Dieu des chrétiens fait homme et expirant à l'instant même où la puissance de sa Vie éclate.

Dès lors, qu'est-ce que la vie « la meilleure » ? S'agit-il d'une vie de bonheur, d'une vie « heureuse » ? En quoi consistent ces « plaisirs inexprimables » ? Mais on ne manque pas de répéter, depuis Platon et Aristote, que les hommes ne s'entendent pas sur le contenu du bonheur. Et il est clair que l'harmonie

23. Thérèse d'Avila, *Le Livre de la Vie*, chap. 40, Paris, Seuil, p. 473.

24. Montaigne, *Essais*, ouvr. cit., *De l'expérience*, III, 13, 1107.

25. Cité par François Jullien, ouvr. cit., p. 39.

26. *Nombres*, 20, 8-12.

de la propre processivité naturelle de l'homme avec celle du monde, à quoi tendent la pensée chinoise et les sagesse traditionnelles, relevant d'une logique d'évolution, c'est-à-dire d'affinement et de transformation, qu'on observe dans la nature, a peu à voir avec une quête ou captation d'un état unique et fixe. Pour la pensée chinoise, privilégier le bonheur, c'est faire ressortir son autre, le malheur et, de ce fait même, l'impliquer. Le but de « la vie la meilleure » est, en philosophie grecque, en rapport avec la capacité la plus haute de l'homme, la raison. Mais les sagesse traditionnelles ou certaines analyses récentes d'anthropologues et de philosophes ont établi que la vraie rationalité est celle qui connaît les limites des systèmes, des cohérences, de l'abstraction, et fait place à l'affectivité, au déséquilibre, à l'imprévisible. Dans l'*Ethique à Nicomaque*, Aristote reconnaît que la vie heureuse en tant que vie contemplative est trop élevée pour la condition humaine et qu'elle ne serait accessible à l'homme qu'à la mesure de sa capacité à se diviniser ! Si Freud, suivant Aristote, estime que toute action et tout choix tendent à une fin qui est son bien, qu'il s'agisse d'éviter la douleur ou d'obtenir le plaisir, il sait aussi que nous souhaitons un bonheur qui dure alors que nous ne pouvons jouir que par contraste et donc épisodiquement. Le poète Goethe n'a-t-il pas si bien dit :

*Tout dans le monde se laisse supporter,  
Sauf une série de beaux jours.*

L'homme ne désire pas forcément le « bonheur » auquel il prétend aspirer. Est-ce que les hommes sont vraiment tous occupés du bonheur, de leur bonheur, comme les publicités qui couvrent les murs de nos villes veulent nous le faire croire ? La réponse n'a rien d'évident. C'est l'idéologie occidentale qui a établi comme une évidence l'attente d'une finalité de « bonheur » qui consiste trop souvent en domination de la quantité sur la qualité, du calcul et du profit. Or, les sagesse et les mystiques d'Occident ou d'Orient se rejoignent pour démontrer que ce qui importe c'est la libre évolution vitale, être en phase avec le processus pluriel de vie de soi et du monde. La santé et la durabilité de l'eau, de l'air, de la terre et du feu sont totalement intégrées à la santé et à la durabilité des hommes. La notion de « pur amour » des mystiques hindous, musulmans ou chrétiens, dans une optique d'oubli de soi et de désintéressement d'une félicité future, s'inscrit dans cette perspective. Ce qui importe à ces mystiques, c'est la libre capacité de donation et de mouvement, d'interactivité, fondée sur le précédent originel qui a fait le monde et les hommes, ce que le philosophe chrétien Stanislas Breton a qualifié de « transcendance immanence » dans son ouvrage *Le vivant miroir de l'univers - logique d'un travail de philosophie*<sup>27</sup>. L'homme déploie ses activités vitales dans un milieu ou un espace, le monde, qui lui est consubstantiel ou analogue, puisque, comme lui, il est une créature divine ; le pur amour est harmonique. D'une façon générale, les mystiques ont souvent exprimé poétiquement leur souci du milieu qui tient de si près à notre être même ; l'être mystique est inséparable de l'être de chaque étant, naturel ou culturel, qu'il soit herbe des champs ou misérable déchet. Telle est la dimension que l'on peut qualifier d'éthique, essentielle à la mystique, ce souci de chaque étant, parce que dans le monde on se trouve et on trouve le principe énergétique de la vie. C'est ainsi que de grands textes sacrés, comme les Védas, les poèmes d'Ibn Arabî, le Cantique des créatures de François d'Assise ou encore le Cantique spirituel de Jean de la Croix, également certains aphorismes du bouddhisme, pour n'en citer que quelques-uns, expriment bien cette éthique. Les très occidentales oppositions du corps et de l'esprit, de la nature et de la culture, sont remises en cause. Le développement vital qui est ici en jeu ne saurait donc plus constituer « un mythe typique du sociocentrisme occidental », que dénonce à juste titre Edgar Morin.

L'assentiment au multiple et au complexe de la vie, à la vie comme mouvement, à la vie en mouvement, qui a été et qui est, comme nous l'avons vu, le fait des humanistes ou des sages de

27. Stanislas Breton, *Le vivant miroir de l'univers - logique d'un travail de philosophie*, Paris, Cerf, 2006.

différentes traditions et cultures millénaires, en des lieux et des temps différents de l'histoire, prend aujourd'hui un caractère d'urgence. Il s'agit bien, aujourd'hui, de faire droit à ce point d'interrogation mouvementé ? qui serait, selon une légende indienne, le premier né de la nature et, immanent à l'être humain, la condition de sa liberté et de son développement vital.

### III. Le désenchantement du monde

Le monde, comme espace de sens possible et immense possibilité de ressources, ne se livre que dans l'usage, c'est-à-dire un certain type d'usage ou de non-usage, qui en est fait. Il est remarquable que la philosophie et la monnaie sont nées à peu près au même moment et dans les mêmes lieux, au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en Grèce antique « d'un accord conclu entre certaines cités ioniennes, dont Milet et Ephèse, et le royaume de Lydie, pour créer un moyen de paiement qui ait cours dans tous les Etats »<sup>28</sup>. C'est là précisément que Thalès de Milet, marchand avisé et fortuné, élabore sa réflexion philosophique. Un peu plus tard, c'est Athènes, centre politique, économique, scientifique, artistique, grâce à son grand essor commercial entre 600 et 200 environ, qui devient le lieu de la pensée. Lorsque l'empire hellénistique disparaît, la science grecque sombre avec lui<sup>29</sup>. De même après l'effondrement de l'Empire romain, durant le haut Moyen Age occidental, les idées ne poursuivent leur vie qu'en certains lieux, grâce à certains hommes. Au même moment -4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles-, la civilisation indienne classique, avec la dynastie Gupta qui a unifié tout le nord de l'Inde, connaît son apogée en sciences, lettres et arts. Ce ne sont là que quelques exemples. L'histoire des différentes civilisations montre bien que, partout et en tous temps, hier comme aujourd'hui, la puissance économique et l'essor de la pensée vont de pair. Il est donc logique que les événements problématiques contemporains liés à la « tempête » du progrès des affaires internationales et de la nouvelle croyance en une loi unique du monde que l'on dénomme globalisation, liés également à certaines apories du progrès scientifique et technologique, amènent l'homme à reformuler des interrogations traditionnelles portant sur le monde et sur sa place dans le monde, sur l'interaction des phénomènes naturels et des sociétés, sur la liberté, sur le progrès.

Au 7<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'Espagne wisigothique soumise à la pression de nombreux ennemis est encline à interpréter ses malheurs comme la conséquence de ses péchés. Or deux savants, un roi et un évêque, héritiers des penseurs grecs et latins, ont alors soin que des phénomènes naturels inquiétants ne puissent pas être considérés par leurs peuples comme annonciateurs de châtiments catastrophiques. Le roi Sisebut écrit un poème « astronomique » en complément du traité de physique, intitulé *De la nature des choses*, qu'il a commandé à son ami, tout aussi savant que lui, l'évêque Isidore de Séville<sup>30</sup>. L'intention du roi est la suivante, avec l'aide de l'évêque : empêcher que les incantations terrifiantes des sorciers et des sorcières et toutes les prophéties de malheur relatives à des éclipses successives de lune qui viennent de se produire dans son royaume ne terrorisent l'esprit de ses sujets au point de les empêcher de poursuivre leurs activités et les amener à se révolter. Penser l'avenir et le développement est déjà une préoccupation majeure des hommes de pouvoir, le politique et le religieux. Le roi, après avoir évoqué les tâches pacificatrices qui lui incombent et l'accablent, qui sont en particulier la législation et les guerres aux frontières, donne une description précise et

---

28. Cf. Michel Amandry, « Origine et évolution de la monnaie en Lydie et chez les Perses au 6<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ », dans *L'argent, en avoir ou pas ?*, Colloque des Rendez-vous de Blois, 2006.

29. Cf. David Cosandey, *Le Secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Paris, Flammarion, 2007.

30. Paris, Institut d'Etudes Augustiniennes, 2002.

scientifique des éclipses. Il fait confiance au savoir, tout en tenant compte de ses limites, pour rassurer ses sujets et stimuler leur croissance à la fois intellectuelle et économique. Comme leur prince, les sujets doivent poursuivre leurs activités propres de laboureurs, bergers, pêcheurs, artisans, etc. pour le plus grand bien du royaume. C'est ainsi que se met en place, déjà, un certain désenchantement du monde. On ne saurait laisser le catastrophisme, qui est lié ici à une conception métaphysique de la nature, entraver la croissance normale du pays.

C'est à l'époque qui a été dénommée « Renaissance », avec l'irruption des nouveaux savoirs venus de l'Orient, avec le développement de la circulation des hommes et des marchandises, avec l'affirmation simultanée de différents pôles politiques et culturels, avec la remise en cause, si prudente soit-elle, des dogmes établis, avec la découverte de terres et d'hommes nouveaux, que Dieu, la nature, la réalité, l'homme sont devenus des problèmes, sont problématisés. Une importance majeure est désormais reconnue à l'expérience et à la subjectivité et il n'y a plus de Dieu fondement de toute vérité. C'est ainsi qu'en 1482, dans son célèbre et admirable traité intitulé *Oratio de hominis dignitate* – Discours sur la dignité humaine, l'humaniste Giovanni Pico della Mirandola – Pic de la Mirandole – ose attribuer au Dieu créateur du monde et désireux qu'il y ait « quelqu'un pour admirer la raison d'une telle œuvre, pour en aimer la beauté et s'émerveiller de sa grandeur », les propos suivants :

*Je ne t'ai donné ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier, ô Adam, afin que ta place, ton visage et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. La nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai mis au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler autour de toi ce que contient le monde. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, comme celles des bêtes, ou, régénéré, atteindre les formes supérieures qui sont divines<sup>31</sup>.*

Que veut nous signifier ici l'humaniste ? Tout en donnant une forme religieuse à son récit, il subvertit en réalité le texte sacré en reconnaissant à l'homme une entière autonomie. Adam est constitué en auteur de lui-même par le créateur de toutes choses et il est lui-même source de ses propres lois. Nulle autorité, nulle transcendance ne lui défend de se lancer dans la quête des attributs divins qui sont sans aucun doute, d'une part, l'omniscience et, d'autre part, la toute puissance. La dignité de l'homme, c'est que rien n'est jamais définitif pour lui et que son être dépend de son observation du monde et de son agir. Observateur et utilisateur du sens et des ressources du monde, il peut « achever sa propre forme librement ». Son usage du monde peut avoir des conséquences opposées : il peut l'amener à des « formes supérieures, divines », ou à des « formes inférieures, comme celles des bêtes », c'est-à-dire à l'instinctif et à la détermination. La vertu et l'art, qui sont le propre de l'homme, qui ne sont ni calculables ni mesurables, confèrent donc à l'homme d'aller toujours plus loin dans l'achèvement de sa forme propre. Ce qui importe, c'est le futur, c'est le devenir, c'est l'ouverture. Le moteur de l'histoire et du développement des formes est bien la liberté, mais aussi l'inquiétude qui nécessairement l'accompagne : « Tu pourras dégénérer... ». On remarquera, et ceci nous semble essentiel, que, si Adam, à qui s'adresse Dieu au singulier « tu », est invité à achever librement sa propre forme, singulière, il est également mis devant l'alternative d'accéder soit à des formes inférieures, soit à des formes supérieures, au pluriel, comme si Dieu donnait ainsi son assentiment au réel multiple des appartenances d'Adam comme être humain. Le peintre et le

31. Pic de la Mirandole, *De la dignité humaine*, Paris, PUF, 1993, p. 5-7.



sculpteur sont en effet des créateurs de formes, toujours nouvelles, toujours renouvelées, multiples, imprévisibles, improbables. La Renaissance permet alors l'essor de la science.

Au début du 17<sup>e</sup> siècle, le physicien Galilée est celui qui, par excellence, grâce à ses observations et à ses calculs, a désenchanté le monde. Dans son *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, livre qui sera brûlé à Rome en 1633, il fait dire au personnage qui le représente face au défenseur des Anciens: *L'univers est écrit dans la langue mathématique*, et encore : *Il est noble et admirable pour la terre que s'y produisent des changements*. Rien dans l'univers n'est inaltérable et la noblesse n'est pas dans la fixité ni dans l'un. Il n'y a plus de distinction entre le ciel et la terre. Dieu est privé de lieu et l'homme vit désormais au milieu des étoiles. Galilée pose les conditions ontologiques de l'égalité des vivants : tout objet, naturel ou culturel, peut être traité et expliqué en fonction de principes mathématiques. Traitant en 1637 dans les *Météores* de la neige, de la grêle, de la foudre, de l'arc en ciel, et l'accompagnant d'un *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Descartes, rendu prudent par le procès qui est alors fait à Galilée, explique qu'il veut surtout mettre son intelligence, son *cogito*, au service de la puissance humaine et contribuer ainsi par la « raison » à rendre la vie sur terre plus longue et plus sûre. Son premier précepte est : *Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment pour telle*.

La *Silva de varia lección*, véritable best-seller traduit dans toutes les langues européennes aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles (sous le titre français *Diverses Leçons*), veut proposer la somme globale des connaissances de son temps. Son auteur, Pedro Mexía, habitant à Séville, est mathématicien et cosmographe. L'activité principale de Mexía consiste à décrire les terres, les mers et les vents, afin de permettre aux navigateurs d'atteindre dans les meilleures conditions possibles le continent américain. Dans son ouvrage, il se compare lui-même à l'abeille butineuse faisant son miel et la synthèse de tous les savoirs, afin de pouvoir, éventuellement, énoncer une recommandation ou un jugement. Un peu plus tard, en 1704, l'anglais Jonathan Swift, dans son *Récit complet et véridique de la bataille livrée vendredi dernier entre les Livres Anciens et les Livres Modernes dans la Bibliothèque St-James*, défie Descartes en refusant de céder à l'évidence aveuglante des « images claires et distinctes ». Swift revendique l'héritage de tous les livres quels qu'ils soient et la constitution d'un espace de réflexion et de débat entre la certitude et l'erreur, comme pouvaient l'être les sommes des savoirs humanistes. L'héritage cartésien ne présente-t-il pas en effet le risque d'une image trop rectiligne et conquérante du progrès indéfini d'une « raison » incapable de considérer le réel du monde et des hommes ? La problématisation, que l'on ne saurait interrompre, exprime bien la nécessité d'un discernement ouvert aux situations d'incertitude ; aucun moi ne doit jamais délirer en se prenant pour la « raison ». Swift souligne l'importance du pluralisme, des conditions antérieures et extérieures pour tout développement.

Au 20<sup>e</sup> siècle, le formidable et inouï développement des sciences et des techniques allie les remarquables capacités d'invention et de développement de la vie et les capacités toujours plus gigantesques de destruction et de mort. La connaissance et l'ignorance se croisent. La technique permet le pire comme le meilleur. La raison se revendique instrumentale et se prétend providentielle, elle désintègre toutes les contradictions et toutes les incertitudes. La philosophe Hannah Arendt a précisément montré dans *Eichmann à Jérusalem - Rapport sur la banalité du mal* comment le développement de cette raison instrumentale, technologique, qui aboutit ici à l'extermination des Juifs par les nazis, quand elle s'autonomise totalement et s'abstrait du monde, peut amener celui qui s'en considère le détenteur à refuser de partager la terre et de prendre en compte la pluralité des appartenances des hommes qui l'habitent et se partagent naturellement ses ressources naturelles. Le

jugement de la philosophe est sans appel, lorsqu'elle s'adresse à l'accusé Eichmann :

*Parce que vous avez soutenu et exécuté une politique qui consistait à refuser de partager la terre avec le peuple juif et les peuples d'un certain nombre d'autres nations – comme si vous et vos supérieurs aviez le droit de décider qui doit et ne doit pas habiter cette planète– nous estimons que personne, qu'aucun être humain, ne peut avoir envie de partager cette planète avec vous. C'est pour cette raison, et pour cette raison seule, que vous devez être pendu.*

Le développement de la seule raison technologique, en annihilant toute dépendance et interaction entre la nature et la culture, toute relation à l'histoire, en refusant par conséquent de considérer d'autres types de rationalité, amène à la prise de décision totalitaire et criminelle. C'est au nom d'une humanité « terrestre » que parle Hannah Arendt. Ici se profile clairement le risque du totalitarisme dans une gouvernance mondiale fondée sur une rationalité purement technologique, refusant la prise en compte du complexe, l'harmonie de l'homme et du monde, la pluralité des appartenances et des cultures et toutes les nuances qui en découlent, s'érigeant en gouvernance providentielle. La philosophe demeure cependant confiante, lorsqu'elle déclare dans son ouvrage *La crise de la culture : Puisque les choses de la nature sont à jamais présentes, elles ne risquent pas d'être ignorées ou oubliées*. Et pour rendre compte de ce « commerce de l'homme avec la nature qu'est la culture », elle choisit de citer ce passage du *Traité de l'âme* d'Aristote : *L'être pour les créatures vivantes est la Vie*<sup>32</sup>. Avec le nazisme, l'histoire nous a donné une leçon radicale, extrême et inouïe. Le développement est bien du côté de la complexité du monde et de la vie, de la circulation des hommes et des savoirs. Il est inépuisable évolution. Telle est l'une des conclusions de l'important ouvrage historique consacré aux *Lieux de savoir*, sous la direction de Christian Jacob<sup>33</sup> : les empires centralisés n'ont guère réussi à favoriser durablement l'essor des sciences, des techniques et des idées ; toute dynamique d'innovation doit s'organiser autour de plusieurs pôles qui se concurrencent et s'interfécondent au sein d'un même espace.

N'est-ce pas précisément ce refus de partage du monde, ce refus de partage du sens et des ressources de la terre, que souligne avec force la Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement (CNUCED) dans son rapport sur « les pays les moins avancés » publié le 17 juillet 2008 ? La CNUCED constate l'échec du développement des cinquante pays les plus pauvres de la planète, la plupart situés en Afrique et la plupart grands producteurs de pétrole ou de minerais, ce qui ne correspond pas à leur croissance moyenne affichée de 6,7%. La croissance des exportations de matières premières rares ne permet en effet d'enrichir que des segments très restreints de la société. La majorité de la population active, qui vit des revenus de l'agriculture, s'en trouve exclue. Et la poussée démographique très forte rend difficile la lutte contre les inégalités. L'aide au développement, selon la CNUCED, doit désormais « consister à construire l'infrastructure pour une production nationale ». Elle ne doit plus porter seulement sur les hôpitaux et les écoles. C'est bien une meilleure gestion et redistribution des ressources rares du monde qu'il convient de mettre en place en aidant les « pays les moins avancés » à avoir une politique cohérente, à « s'approprier » les quatre éléments du monde.

Est-ce que la différenciation entre nature et culture se modifie alors, comme s'est déjà abolie la différence entre histoire profane et histoire sainte ? L'action humaine, ce « commerce de l'homme avec la nature qu'est la culture », se rapporterait désormais à l'universel, comme l'exprime bien Michel Serres<sup>34</sup> :

---

32. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard-Folio, 1972.

33. Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir*, t. 1 *Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007.

34. Michel Serres, *Hominences*, Paris, Le Pommier, 2001.

*De naturés, je veux dire plongés passifs dans une nature qui signifie l'ensemble de ce qui naît ou va naître sans nous, nous devenons naturants, architectes et ouvriers actifs de cette nature. Naguère Spinoza désignait Dieu comme causa sui ou cause de soi : il se produisait lui-même puisque aucun créateur ne pouvait être pensé au-dessus de lui. Nous nous saisissons de cet attribut naguère divin. Nous devenons cause opérationnelle de notre vie.*

C'est ainsi que l'humanisme abstrait devient concret. Notre vie ne peut plus être distinguée de la vie du monde et de ses quatre éléments constitutifs, notre processivité naturelle s'inscrit en contrepoint de celle du monde. Ce qui est universel, c'est le multiple ou le complexe, la communauté d'origine et de nature de tous les êtres humains avec leurs diversités. Nous avons tout à accomplir, depuis la croissance naturelle des choses jusqu'à la production des objets, en contribuant aux forces d'association et de solidarité. Mais n'y a-t-il pas un risque ? Quelle place occupe désormais l'homme entre les quatre éléments constitutifs du monde, quelle place reconnaît-il à l'eau, à l'air, à la terre et au feu, comment les quatre éléments pourraient-ils guider des décisions de politique, en particulier de politique environnementale, de politique « harmonique » ? François Dagognet remarque :

*Désormais on instaure et suscite la nature... Le faire se substitue à l'être. La nature devient plus ce qu'on invente que ce qu'on explore. Le savant matérialise les lois. Il s'ensuit des corps et des industries qui, sans lui, n'auraient jamais existé. Si le biologiste reprogramme les vivants, le physicien n'en modifie pas moins les éléments les plus complexes et les plus stables. Le laboratoire crée, il ne contemple plus<sup>35</sup>.*

L'homme n'est-il pas souvent cet apprenti sorcier qui met en branle des processus qu'il est incapable de contrôler et de maîtriser ? Le progrès acquis doit sans cesse se régénérer ; le faire ne saurait se substituer à l'être, au mouvement de la vie. Hans Jonas commence ainsi son *Principe responsabilité* :

*Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui<sup>36</sup>.*

L'homme, s'il veut vivre, doit savoir limiter l'audace et la liberté qui ont fait et qui font sa grandeur et sa « dignité ». Comme Icare, imprudemment approché du soleil flamboyant, il risque de s'écraser en plein vol. Prométhée, le voleur de feu, doit inventer une éthique. De façon urgente, l'homme doit trouver en lui-même la force « éthique » de s'autolimiter, c'est-à-dire de s'associer et de se solidariser. Les quatre éléments du monde ne sauraient être considérés comme des abstractions. La responsabilité de l'homme consiste peut-être à reconnaître qu'ils sont susceptibles d'impulser une dynamique de réflexion et d'action qui fera une large place à la diversité des modèles, au comparatisme et à une micro-histoire qui s'intéresse davantage aux études de cas qu'à l'élaboration de modèles universels. C'est par l'appropriation responsable des quatre éléments du monde que l'homme pourra continuer à vivre.

#### IV. L'éthique environnementale et la politique

Le problème apparu depuis quelque trente ans environ sous le nom d'écologie a souligné la responsabilité de tous et de chacun à l'égard de la terre, prise elle-même non au sens étroitement

---

35. François Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*, Paris, Vrin, 2000.

36. Hans Jonas, *Le Principe Responsabilité*, Paris, Cerf, 1992, p. 13.

géographique, mais en son insertion dans l'univers. L'inquiétude écologique qui mobilise désormais les hommes est aussi bien personnelle que collective.

La réflexion sur la rareté des ressources naturelles est récente. Ce n'est qu'au début des années 1970 que certains économistes envisagent que « le processus économique n'est qu'une extension de l'évolution biologique »<sup>37</sup>. Ainsi se développent des éthiques de l'environnement, selon deux courants majeurs. Le premier considère qu'il y a une valeur intrinsèque de tout être vivant. L'autre, correspondant à une éthique dite écocentrique, est une éthique des bonnes pratiques, des bonnes façons de se conduire dans la nature : il s'agit d'intégrer les activités humaines dans l'environnement en faisant droit à la pluralité des vivants. Ces éthiques de l'environnement rejoignent les anciennes traditions symboliques et éthiques.

Deux observations principales fondent les réflexions et les propositions de l'éthique environnementale. D'une part, l'utilité des biens de la nature (matières premières, produits agricoles, etc.) se marque dans la consommation qui en est faite et suppose leur conservation. En effet, en l'absence des services écologiques fournis par la nature elle-même, nous n'aurions très rapidement plus aucun accès aux biens de consommation. D'autre part, la nature peut présenter un intérêt esthétique, moral, spirituel ou scientifique pour les hommes ; la satisfaction qu'elle procure alors exige qu'elle reste intacte et elle a donc une valeur au-delà de toute valeur connue et rationnellement démontrable. La nature ne saurait donc être soumise aux préférences humaines. C'est ainsi que le philosophe et politologue américain Bryan G. Norton a défini une éthique « environnementale et animale » non anthropocentriste ou, plus exactement, à « anthropocentrisme faible ». Nous en citerons ici les principaux aspects :

*L'anthropocentrisme faible rend disponible deux ressources éthiques d'une importance cruciale pour les environmentalistes. Premièrement, dans la mesure où les éthiciens de l'environnement peuvent justifier la pertinence d'une vision du monde qui place au centre de sa perspective l'étroite relation entre l'espèce humaine et les autres espèces vivantes, ils peuvent également justifier la pertinence de ces attitudes humaines idéales qui consistent à vivre en harmonie avec la nature. De tels idéaux peuvent dès lors servir de termes de référence pour soumettre à la critique les préférences qui tendent à se rapporter à la nature sur le mode de l'exploitation.*

*Deuxièmement, l'anthropocentrisme faible... est amené à tenir compte de la part que prennent les expériences que les êtres humains font des objets naturels et de leur attachement à des lieux préservés dans le processus de formation des valeurs.*

Norton estime alors que :

*Pour autant que les environmentalistes parviennent à montrer que les valeurs se forment et sont informées du fait du contact des êtres humains avec la nature, la nature se charge de la valeur en se chargeant de la tâche d'instruire les êtres humains en matière de valeurs<sup>38</sup>.*

Cette dernière valeur, que Norton appelle « valeur transformative », est une valeur capable d'effectuer une transformation des préférences en accord avec un idéal plus élevé. Les valeurs naturelles ont une pluralité essentielle et s'étirent des valeurs de la société de consommation à des

---

37. Par exemple, Nicholas Georgescu-Roegen dans son essai *The Entropy Law and the Economic Process*, 1971.

38. Bryan G. Norton, « L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible », dans *Ethique de l'environnement*, H.-S. Afeissa (éd.), Paris, Vrin, 2007, p. 255-256.

valeurs esthétiques, spirituelles, etc. La tâche de l'environnementaliste doit être de chercher à définir un programme de politique environnementale qui permette la meilleure intégration de la gamme entière des valeurs naturelles, selon une orientation qualifiée de « pragmatiste ». Cet idéal peut être rapproché de la « vie », au sens compris par la pensée chinoise ou par les grands mystiques des monothéismes, comme nous l'avons montré plus haut. D'où l'importance, selon Norton, en réponse aux questions posées lors du sommet de la Terre de Johannesburg en 2002, de la détermination des conditions du développement durable et de la défense du « principe de durabilité –sustainability– des systèmes écologiques » dans son ouvrage paru en 2005 *Sustainability. A Philosophy of Adaptive Ecosystem Management*<sup>39</sup>.

En accord avec les principaux théoriciens de la durabilité, Norton estime que le problème des conditions moralement acceptables du développement durable doit être posé dans le cadre d'une théorie de la justice intergénérationnelle et qu'il convient de déterminer les obligations qui nous incombent envers les générations futures. Norton considère qu'il y a deux modèles majeurs de durabilité qu'il est important d'articuler. Selon le premier modèle, il s'agit de transmettre de génération en génération un même niveau de possibilités, un même éventail équitable d'opportunités, puisqu'il est sans doute impossible de restreindre ou de contrôler le type d'utilisation de l'environnement et du stock de ressources. Chaque génération doit reconnaître qu'elle est moralement tenue de compenser les ressources épuisées ou l'environnement dégradé par le développement d'un potentiel de production équivalent. Selon le deuxième modèle, il est préconisé d'établir la liste de tous les « matériaux », c'est-à-dire de tout aspect du monde naturel physiquement descriptible, qu'il s'agisse de ressources naturelles ou de processus, qui doivent être légués aux générations futures et qu'il convient de s'engager à protéger. Ces « matériaux », selon Norton, pourraient être, par exemple, des approvisionnements suffisants en eau potable, le Grand Canyon, les ours grizzly, une couche d'ozone indemne dans la partie supérieure de l'atmosphère, également des paysages. Ces « matériaux » seraient des « biens communs » imprescriptibles, en fonction d'une typologie des effets, comme des indicateurs de bien être futur, boire, manger, respirer, etc. Le problème de la justice intergénérationnelle ainsi comprise peut alors se ramener à la détermination des caractéristiques de l'écosystème et du paysage qui sont essentielles pour maintenir dans le futur les valeurs jugées localement importantes.

La théorie de Norton contribue à marquer le lien entre nature et culture, entre les quatre éléments du monde et l'homme, et donc à récuser la radicale séparation entre nature et culture. L'usage des ressources naturelles désigne aussi bien les profits matériels qui en sont retirés que la jouissance esthétique ou scientifique qui leur est liée. Les valeurs naturelles sont des valeurs humaines. La détermination de « ressources naturelles clés » à protéger dans une économie locale doit donc tenir le plus grand compte des pratiques culturelles et des institutions ; si ce sont les ressources naturelles qui fondent les identités culturelles, on peut également se demander si elles seraient considérées comme ressources et valeurs sans l'interprétation et l'utilisation culturelle qui en est faite. L'approche de Norton tend à laisser à chaque communauté locale le soin de décider de ce qu'elle veut transmettre aux générations futures. Or, s'il paraît en effet fondamental de garder la considération d'un développement sans créer l'obligation du commun, voire de l'unique, en respectant les identités, les différences et les frontières, n'est-il pas important d'avoir une définition universelle de la durabilité ? L'approche de Norton est-elle applicable, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes qui ne peuvent être ramenés à une échelle locale, qui demandent une vaste coopération entre les communautés, entre les pays et entre les continents ? C'est ainsi que Norton évoque très peu la question du réchauffement

39. Chicago, University of Chicago Press, 2005.

climatique qui exigerait sans doute une réflexion sur le concept de « communauté internationale » en tant que « communauté globale ».

Dans les années 80, le Programme des Nations Unies pour le développement a calculé un indicateur du développement humain qui complète le PIB par des données sociales. Actuellement, des mesures environnementales sont faites, mais de façon dispersée ; il n'existe pas encore de « PIB bio » qui mesurerait l'articulation entre la production et l'environnement. La question qui se pose est la suivante : faudrait-il créer une organisation mondiale de l'environnement qui ferait contrepoids à celle du commerce ? Ce débat pèse évidemment sur la compétitivité des entreprises. Le sommet de la Terre en 2002 a eu le grand mérite d'identifier les événements problématiques, de fixer des objectifs quantifiés et de tracer des voies indispensables de progrès. Pour la première fois, le rôle des entreprises a été clairement souligné.

L'ancien secrétaire général des Nations Unies Kofi Annan lançait en 2002 l'appel suivant : *L'eau dans le monde ne peut pas être seulement une cause de conflit, mais doit d'abord être un catalyseur pour la coopération*. Jan Horst Keppler, directeur du programme Energie à l'Institut français des relations internationales (IFRI), constate : *Les pays riches en matières premières sont souvent très fragiles du point de vue politique*. La rareté des ressources comme l'abondance crée ou prolonge des conflits, avec l'apparition de profiteurs et de pratiques de corruption qui mettent en péril les communautés. L'OCDE a recensé 17 conflits violents entre 1990 et 2002 centrés sur l'exploitation des ressources naturelles. Les deux grandes guerres actuelles, en Irak et au Soudan, sont liées à la question des ressources naturelles, qu'il s'agisse du pétrole ou des terres cultivables. La question de l'eau est extrêmement présente dans les conflits en Cisjordanie, mais aussi au Liban, en Jordanie et en Syrie autour du Jourdain, au Vietnam, en Chine et au Cambodge autour du Mékong. Paradoxalement, l'eau peut aussi amener à une coopération internationale, si fragile soit-elle. Un traité sur l'eau lie par exemple les Etats-Unis et le Canada. L'Inde et le Pakistan arrivent à gérer ensemble l'eau. Le bassin du Nil est partagé par 10 pays, ce qui est à la fois cause de tensions mais aussi de nécessaire coopération. Barcelone reçoit aujourd'hui de l'eau potable, acheminée par bateau, de Marseille ! Lorsque les experts, réunis à Montpellier au 13<sup>e</sup> Congrès mondial de l'eau entre le 1<sup>er</sup> et le 4 septembre 2008, ont été sollicités pour citer un exemple de fleuve ou de nappe d'eau transfrontalière, gérée de manière concertée et harmonieuse entre plusieurs pays, ils ont fini par donner ce constat : Il n'y en a pas. Mais ils ont aussi souligné que la signature d'accords sur les eaux transfrontalières pouvait permettre, par une coopération concrète, d'améliorer des relations diplomatiques difficiles entre voisins.

N'a-t-on pas observé récemment que le pétrole et le gaz russes constituent le bras armé de la politique étrangère russe ? Or, le gazoduc en voie de construction qui doit les acheminer vers l'Europe sur près de 3000 km reposera en grande partie sous la mer Baltique, dont les fonds sont déjà encombrés de mines et de déchets chimiques datant de la seconde guerre mondiale.

Par ailleurs, produire de l'énergie « verte », des biocarburants, en raison de l'épuisement annoncé des champs pétrolifères, risque de contribuer à affamer la planète ; c'est un nouveau défi lancé à l'agriculture. C'est ainsi que le Mexique a pâti en 2007 de la baisse des stocks américains exportables de maïs, puisque les USA ont destiné en 2006 57 milliards de tonnes de maïs à la production d'éthanol, susceptible de remplacer le pétrole. En même temps, l'érosion des sols, l'épuisement des ressources d'eau douce, la propagation de virus et d'insectes, les changements d'habitudes alimentaires, etc. font craindre le pire. Les spécialistes des questions agricoles soulignent cependant avec optimisme que les

pays en développement peuvent accomplir d'immenses gains de productivité agricole. A l'agriculture d'inventer partout un avenir durable ! Ici encore, il s'agit de prendre en compte tout un ensemble de risques naturels et humains.

Dans son rapport sur le développement publié en octobre 2007, la Banque mondiale a reconnu que la croissance de l'agriculture et donc la réduction de la pauvreté et de la faim dépendaient d'investissements publics dans les infrastructures rurales, telles que l'irrigation, les routes, l'énergie, et que ses responsables avaient oublié l'agriculture dans la politique menée depuis vingt ans ! L'agriculture des pays du Sud, en particulier l'Asie du Sud et l'Afrique australe, sera un des domaines d'activité humaine les plus affectés par l'actuel changement climatique. C'est ainsi qu'à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle, l'agriculture est redevenue un problème majeur pour l'humanité. Il est significatif que ce soit un économiste chinois, grand connaisseur du développement rural, Lin Yifu, qui ait été nommé en février 2008 économiste en chef de la Banque mondiale.

Si les valeurs naturelles sont aussi des valeurs humaines, la thèse du Hollandais Jeroen Derwall prolonge de façon économique la thèse de Norton : des entreprises particulièrement actives dans le domaine de la gestion environnementale ont pu dégager une meilleure performance financière, surtout si l'on considère celle-ci sur le long terme, que d'autres entreprises qui l'étaient moins<sup>40</sup>.

Sous l'égide des Nations unies, un instrument financier appelé MDP –Mécanisme de Développement Propre- encourage la construction d'usines propres dans les pays en développement. L'entreprise Veolia, par exemple, l'a mis en œuvre en Egypte pour la décharge des ordures d'Alexandrie. C'est ainsi que les entreprises peuvent devenir des acteurs de la restauration de l'environnement et il est important que les gouvernements les encouragent dans cette voie. C'est dans la transformation économique chinoise, grâce aux inflexions de la politique chinoise, que se joue pour une grande part l'avenir écologique de la planète. Et les écotechnologies apparaissent peu à peu comme de formidables opportunités industrielles : la Silicon Valley, en se focalisant notamment sur l'énergie solaire, a l'espoir de maintenir de nombreuses années encore son leadership technologique sur le monde. C'est ainsi que les nouveaux rapports entre les hommes et les quatre éléments fondamentaux du monde passent par l'imagination, par la réadaptation des structures et des mentalités, selon la claire définition des objectifs. L'innovation en matière de nouveaux modes de croissance doit être l'affaire de tous.

Dans le prolongement de certaines analyses de Norton et en particulier de sa notion de « valeurs naturelles » qui sont des « valeurs humaines », mais en quête de solutions applicables par la communauté internationale, un Groupe de travail international, à l'initiative conjointe de la France et de la Suède, s'est attaché en 2006 à élucider la notion de « bien public mondial » et à identifier des « biens publics mondiaux », « essentiels du point de vue de la réduction de la pauvreté et de l'intérêt commun de l'ensemble des pays de la planète au développement durable ». Six domaines prioritaires, contenant chacun différents biens publics, ont été sélectionnés : la lutte contre les maladies infectieuses, la lutte contre le réchauffement climatique, la stabilité financière internationale, le système commercial international, la paix et la sécurité, et enfin la connaissance et la recherche dans tous ces domaines. Il s'agit de services à produire que le marché ne fournit pas spontanément, du moins pas suffisamment. Le Groupe a souligné le lien entre ces biens publics mondiaux et le développement durable et a évité de faire des recommandations trop précises afin de laisser les décisions au niveau international ou

---

40. Article paru dans *Le Monde* du 21 janvier 2008.

régional, tout en relançant la question d'une impulsion politique internationale nécessaire pour répondre aux grands enjeux mondiaux<sup>41</sup>.

Le principe de précaution au niveau environnemental a été énoncé en France dans la loi Barnier du 2 février 1995 de la manière suivante :

*L'absence de certitudes, compte tenu des connaissances scientifiques et techniques du moment, ne doit pas retarder l'adoption de mesures effectives et proportionnées visant à prévenir un risque de dommages graves et irréversibles à l'environnement, à un coût économiquement acceptable.*

De multiples pressions s'exercent désormais sur les entreprises, qu'il s'agisse des nouvelles lois, notamment celles, déjà anciennes, de mai 2001 sur les Nouvelles Régulations Economiques, de la multiplication des notations et des fonds d'investissement socialement responsables ou d'investissement dits « éthiques », de la pression des consommateurs ou de celle des ONG. Dans la Charte sur l'environnement de 2004, qui a été inscrite dans la Constitution française, avec le même rang que le préambule de la Constitution du 27 octobre 1946 et que la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789, l'article 5 indique :

*Lorsque la réalisation d'un dommage, bien qu'incertaine en l'état des connaissances scientifiques, pourrait affecter de manière grave et irréversible l'environnement, les autorités publiques veilleront, par application du principe de précaution, et dans leurs domaines d'attribution, à la mise en œuvre de procédures d'évaluation des risques et à l'adoption de mesures provisoires et proportionnées afin de parer à la réalisation du dommage.*

L'article 6 précise :

*Les politiques publiques doivent promouvoir le développement durable. A cet effet, elles concilient la protection et la mise en valeur de l'environnement, le développement économique et le progrès social.*

C'est ainsi que le principe de développement durable est proclamé en forme impérative.

Brutal, Bruno Rebelle, ancien directeur de Greenpeace France, assène :

*Depuis la prise de conscience progressive de l'opinion publique, en 2003, un certain nombre de sociétés ont compris que, si elles n'intégraient pas le développement durable dans leur mode de production et leur stratégie de communication, elles vont dans le mur !<sup>42</sup>*

Certes, l'ambivalence prévaut souvent. Et la « communication verte », qualifiée aussi par les Américains de « greenwashing », par jeu de mots avec « brainwashing », « lavage de cerveau », peut être orientée à de seules fins marchandes vers la mise en valeur de marques et de produits censées contribuer au développement durable, d'où la montée d'un certain discrédit des pubs « vertes » dans l'esprit des consommateurs, eux-mêmes pris entre l'appréhension du renchérissement des matières premières et la crainte, par exemple, du réchauffement climatique<sup>43</sup>.

---

41. *Rapport du Groupe de travail international sur les biens publics mondiaux : Résoudre les problèmes mondiaux, la coopération internationale dans l'intérêt national, Singapour, 18 septembre 2006.* Direction des Politiques de développement, les Notes du jeudi, n° 61, 21 septembre 2006.

42. Cité dans *Les Echos*, 11 juin 2008.

43. Les pubs utilisant l'argument écologique auraient été multipliées par trois en 2007, selon une étude du Bureau de vérification de la publicité.



Quoi qu'il en soit, si le rôle de l'activité humaine dans le changement climatique est désormais bien établi, il paraît nécessaire que les gouvernements des pays s'attachent à développer toujours davantage de politiques communes. Les exigences du développement durable sont désormais « incontournables », au risque, parfois, de paraître excessives ou d'être instrumentalisées. En février 2008, l'avocate Corinne Lepage a remis au ministre de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire, Jean-Louis Borloo, un rapport sur la gouvernance écologique, dans lequel elle préconise notamment la création de délits de « délinquance écologique » et de « rétention d'information en matière environnementale et sanitaire », ainsi qu'une responsabilité pénale du chef d'entreprise qui s'étendrait jusqu'aux sous-traitants. En France encore, le 104<sup>e</sup> Congrès des notaires de France a consacré ses travaux les 4-7 mai 2008 à la problématique des législations intégrant le développement durable. Et le 22 juillet 2008, le Parlement a définitivement adopté, par un ultime vote de l'Assemblée nationale, le projet de loi sur la « responsabilité environnementale » (LRE) qui transcrit plusieurs directives européennes anciennes et, en particulier, assoit dans le droit français le principe pollueur/payeur en lui donnant un contenu. Ce texte vise à prévenir et réparer les dommages à la nature causés par un site ou une activité industriels. Les collectivités territoriales peuvent désormais se constituer partie civile en cas de pollution de leur territoire. Les pollutions en mer sont punies plus sévèrement, et il est prévu que le capitaine d'un navire responsable de rejets de produits toxiques en mer soit passible d'une amende de 15 millions d'euros, contre un million actuellement, ainsi que d'une peine de prison de dix ans. D'autres directives européennes sont transposées dans ce texte, notamment celles qui ont trait à l'air, à la couche d'ozone, au marché européen des émissions de CO<sub>2</sub>.

*Je descends avec les tourbillons et remonte avec les remous*, a dit à Confucius l'homme qui vient de surgir de la chute d'eau. « Descendre avec les tourbillons » et « remonter avec les courants » : il s'agit de savoir tirer l'enseignement pratique de cette métaphore. Le monde est un corps quasi biologique se développant naturellement et organiquement, et il faut veiller à ce qu'il évolue à sa façon complexe et diverse sans épuiser sa vitalité, en sachant gérer la bonne redistribution de sa vitalité à ses différents membres et jusqu'à ses extrémités. La durabilité de la vie humaine et de la vie de l'eau, de l'air, de la terre et du feu dépend de la créativité et de la capacité de coopération, d'innovation, de « commencement », au sens d'Hannah Arendt, des hommes, pour la juste et sereine utilisation, sans prédation ni manipulation, de l'eau, de l'air, de la terre et du feu du monde. Telle est la veille stratégique que nous devons instaurer.

Xavier Raufer, professeur à l'Institut de criminologie de l'Université de Paris II, s'inquiète des graves atteintes à l'environnement suscitées par la mondialisation, en particulier à cause du trafic de stupéfiants et des industries chimiques illégales et à cause du trafic de déchets toxiques<sup>44</sup>. L'économiste Bernard Marois, professeur à HEC, souligne que la mondialisation a déjà un bilan globalement positif. La hausse continue des performances économiques de la planète a permis que l'espérance de vie dans le monde passe de quarante à soixante-cinq ans et que la part de la population privée d'eau potable passe de 65% à 20%, en même temps que l'analphabétisme a parallèlement chuté de 52% à 26%. Mais la mondialisation a renforcé les inégalités dans chaque Etat. En revanche, les écarts entre pays semblent se réduire. La mondialisation tend à favoriser la diffusion des innovations, ainsi que l'élargissement des marchés. Dans la même perspective, Jeffrey D. Sachs, directeur de l'Institut de la Terre à l'Université de Columbia, insiste sur la nécessité d'une coopération planétaire, si difficile et risquée soit-elle, pour promouvoir les nouvelles technologies « comme une énergie propre, un vaccin

---

44. *Libération*, 7 avril 2008.

contre le paludisme ou des cultures résistant à la sécheresse », en tant qu'opportunités pour résoudre les problèmes mondiaux, « notamment la très grande inégalité de revenus et les importants dégâts infligés à l'environnement » :

*Des avancées technologiques efficaces peuvent apporter des bénéfices incroyables à l'humanité. Quelle époque exaltante vivront alors les scientifiques ou les ingénieurs confrontés aux défis du développement durable !<sup>45</sup>*

En ce début du 21<sup>e</sup> siècle, le développement paraît bel et bien une aventure voyageuse et partageuse, distributive, à laquelle il convient de donner, sans compulsivité, avec prudence et mesure, un commencement de direction. Les problèmes qui nous ont choisis constituent peut-être la chance du 21<sup>e</sup> siècle. Sous le regard de l'*Angelus Novus* de Paul Klee, laissons la parole pour finir à l'économiste indien Amartya Sen :

*Loin d'être contradictoires, développement et environnement doivent être intégrés. Le développement au fond est un processus de responsabilisation et ce pouvoir peut être utilisé pour préserver et enrichir l'environnement au lieu de le décimer<sup>46</sup>.*

C'est ainsi que le développement, ce nouveau commencement, pourrait ne plus ignorer la vie, la souffrance, la joie, les qualités de l'eau, de l'air, de la terre et du feu et les qualités de l'existence, les qualités de solidarité, le don et la magnanimité, les connaissances et les sagesse des cultures.

---

45. *Les Echos*, 18 et 25 février 2008.

46. Rapporté par le journaliste Serge Kaufman, *Le Monde*, mardi 13 février 2007.